

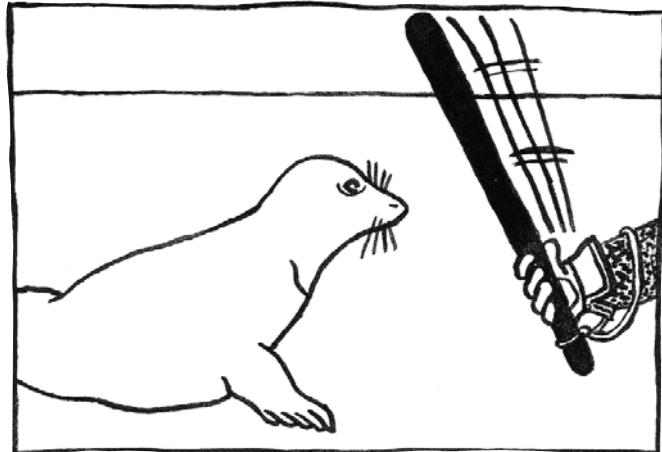
Brigitte Bardot et la chasse aux phoques

Brigitte Bardot est une figure mythique, vedette du cinéma français. Elle a conquis la faveur du public dans un film de Roger Vadim *Et Dieu créa la femme* (1956). Ayant développé un amour sans borne pour les animaux et constatant le sort souvent douloureux que les humains leur font subir, Brigitte Bardot s'est dévouée à leur protection.

En 1962, elle fut la première à dénoncer les méthodes barbares d'abattage des animaux en boucherie. À la suite de sa campagne, le gouvernement français vota une loi obligeant l'utilisation de pistolets électriques afin d'éviter la souffrance des animaux lors de leur abattage. C'est en 1977 que Brigitte Bardot s'attaqua à la cause des bébés phoques massacrés en bas âge pour leur fourrure. Sa détermination et son attachement à cette cause eurent pour effet de convaincre les autorités européennes. En 1985, la communauté européenne (CEE) prit la décision de bannir l'importation de la fourrure de «blanchons» (nom donné aux jeunes phoques de moins de dix jours) en provenance du Canada.

Au Canada, la chasse aux phoques fait encore l'objet de débats. Depuis la parution, en 1964, d'un reportage de Radio-Canada sur la chasse aux «blanchons» aux Îles-de-la-Madeleine, la population canadienne, sensibilisée à la cause des bébés phoques abattus sur la banquise, questionne cette pratique. Malgré les débats des Canadiens et la décision européenne, la chasse communale n'a jamais cessé. En 1997, on estimait le nombre de phoques chassés à 460 000 individus.

Les phoques sont principalement chassés pour leur fourrure, mais de plus en plus pour leur viande qui est recherchée, puisque perçue comme un aliment gastronomique. De plus, la fourrure de phoque est à la base de l'artisanat madelinot et sa chasse



procure un revenu d'appoint important aux pêcheurs. Ainsi, la chasse aux phoques constitue un secteur considérable de l'économie des Îles-de-la-Madeleine.

Depuis 1999, le ministère des pêches et océans du Canada a émis une moyenne de 9 000 permis de chasse par année. La chasse aux phoques est encore permise, mais limitée. Cette limitation eut deux effets notables. D'abord, elle contribua à l'augmentation du taux de chômage des Îles-de-la-Madeleine. Aussi, elle entraîna une croissance de la population de phoques provoquant une diminution dramatique de la population de truites.

Outre la fondation Brigitte Bardot, certains groupes de défense des droits des animaux, tels PETA(People for the Ethical Treatment of Animals), VITALet Canadian Vegans for Animal Rights, militent contre l'utilisation du cuir et de la fourrure animale. Les membres de ces groupes, pour la plupart végétariens, refusent non seulement de manger de la viande, mais également de porter des vêtements ou accessoires faits de peaux animales (cuir et fourrure).



QU'EN PENSEZ-VOUS...

- Croyez-vous qu'il soit éthique d'abattre des animaux pour la fabrication de cuir et de fourrure ?
- Quelle importance attribuez-vous aux impacts culturels, économiques et environnementaux qu'occasionne la limitation de la chasse aux phoques ?
- Quelles solutions voyez-vous pour concilier la protection des animaux et le maintien d'un écosystème équilibré, d'une économie dynamique et d'une culture vivante aux Îles-de-la-Madeleine ?

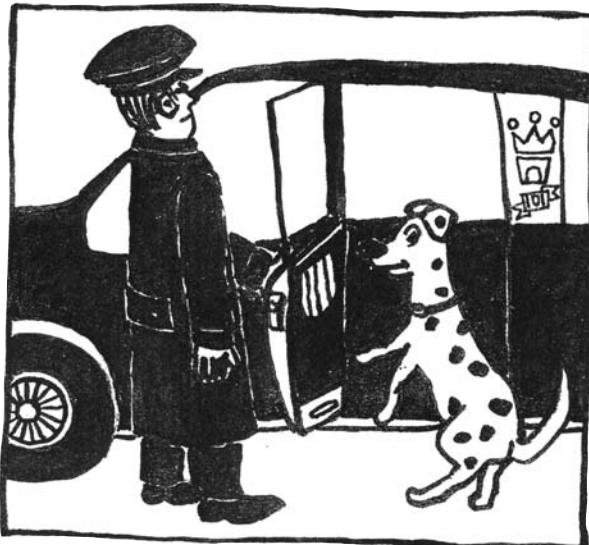


Une souris et des dalmatiens

«La société transnationale Walt Disney fait fabriquer ses pyjamas et autres vêtements pour enfants, ornés de la célèbre souris, entre autres dans des sweat-shops, des ateliers de la sueur sur l'île de Haïti. Le président-directeur général de la société s'appelle Michael Eisner. Il jouit d'un revenu annuel astronomique. (...) Eisner gagne par heure (en 2000) 2 783 dollars US. Une ouvrière haïtienne cousant les pyjamas de Disney gagne 28 cents l'heure. Pour gagner l'équivalent du revenu horaire d'Eisner, l'ouvrière de Port-au-Prince devrait travailler pendant 16,8 années d'affilée.

Mais Eisner ne se contente pas de ce salaire mirifique. La même année (2000), il empoche également des actions pour une valeur de 181 millions de dollars US. Cette somme serait suffisante pour maintenir en vie 19 000 travailleurs haïtiens et leur famille pendant quatorze ans. Les ouvrières et ouvriers haïtiens de Disney perçoivent des salaires scandaleusement bas, souffrent de malnutrition et vivent dans la misère.

Le National Labor Committee a par ailleurs suivi le tournage d'un célèbre film à succès, produit par la compagnie Walt Disney et consacré aux cabrioles d'une meute de jeunes chiens: Les 101 Dalmatiens. Pendant toute la durée du tournage, la société transnationale a logé les chiens dans des «maisons de chien» spécialement construites à cet effet. Dans ces maisons, les animaux disposaient de lits rembourrés, de lampes chauffantes et recevaient tous les jours des repas préparés par des



cuisiniers pour chien comportant alternativement un menu de viande de veau ou de poulet. Des médecins vétérinaires veillaient jour et nuit au bien-être des dalmatiens. Les ouvrières et ouvriers haïtiens de Disney – ceux qui cousent les pyjamas pour enfants ornés de l'image des fameux dalmatiens – habitent quant à eux dans des abris sordides infestés de malaria. Ils dorment sur des planches. L'achat d'un morceau de viande tient pour eux d'un rêve inaccessible. Et leur santé a beau être chancelante, aucun ouvrier ne peut se payer une visite médicale.»

Ziegler, Jean, *Les nouveaux maîtres du monde et ceux qui leur résistent*, éd. Fayard, 2002, p.96-97



QU'EN PENSEZ-VOUS...

- Comment réagissez-vous face à la comparaison des conditions de travail des ouvriers et ouvrières haïtienn(e)s et du traitement des chiens dalmatiens par la multinationale Walt Disney ?
- Comment peut s'expliquer un écart aussi important entre riches et pauvres tel que celui entre le p.-d. g. de Walt Disney et les ouvriers des «ateliers de misère» d'Haïti ?
- Existe-t-il des aberrations de ce type plus près de chez nous ?
- Que pouvons-nous faire face à de telles situations ?

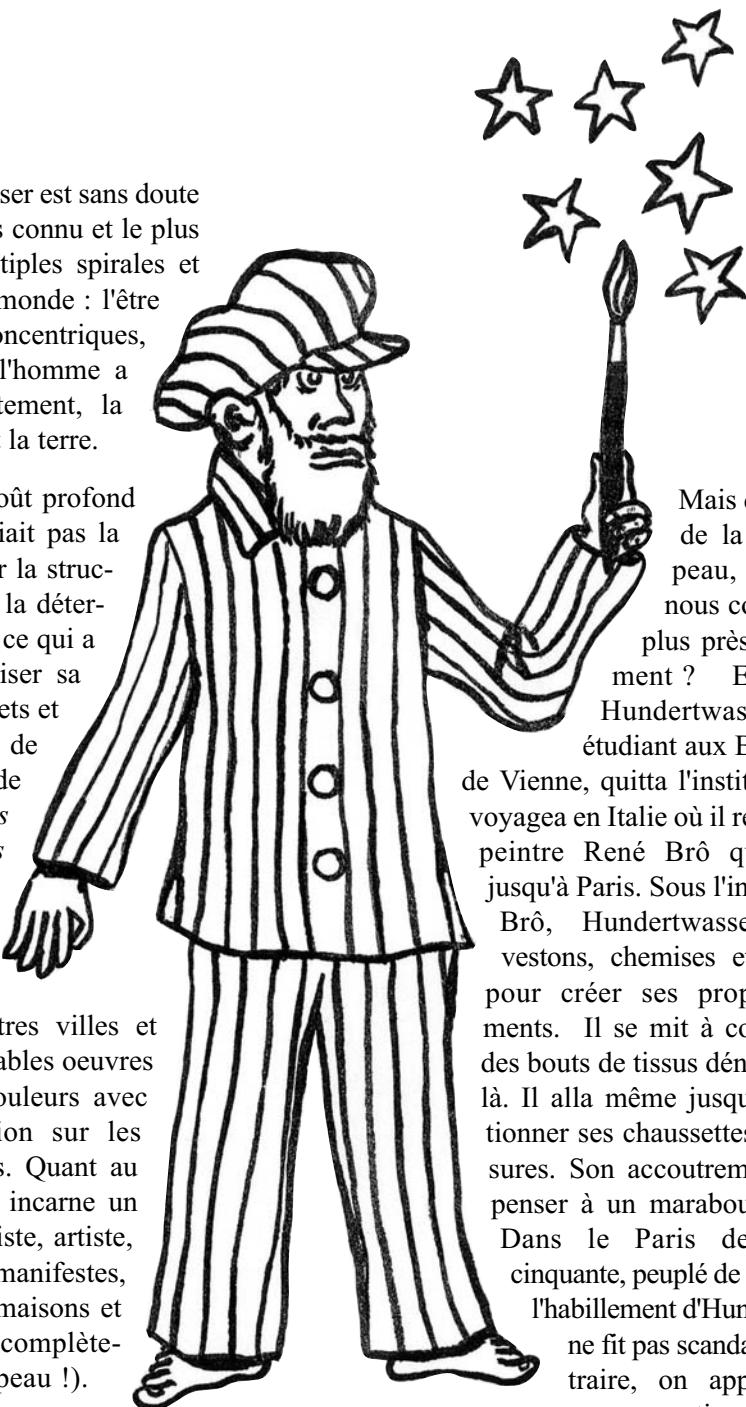


Les cinq peaux d'Hundertwasser

Né en 1928 à Vienne, Hundertwasser est sans doute l'artiste autrichien à la fois le plus connu et le plus controversé. Ses toiles, aux multiples spirales et couleurs, illustrent sa vision du monde : l'être humain est formé de cercles concentriques, ses peaux. Pour Hundertwasser, l'homme a cinq peaux : l'épiderme, le vêtement, la maison, l'environnement social et la terre.

Hundertwasser ressentait un dégoût profond pour le rationalisme. Il n'appréciait pas la ligne droite particulièrement pour la structure de la maison de l'homme et la détermination de son genre de vie. En ce qui a trait à l'habitat, afin de concrétiser sa pensée, il a conçu plus de 50 projets et modèles de construction neuve, de réhabilitation de structure et de design de façade. «*Quand nous laisserons la nature repeindre les murs... ils deviendront humains et nous pourrons à nouveau vivre.*» Hundertwasser, 1981.

Ces édifices, que l'on peut admirer à Vienne et dans d'autres villes et villages autrichiens, sont de véritables œuvres d'art aux multiples formes et couleurs avec une prédominance de végétation sur les terrasses, les toits et les balcons. Quant au mode de vie, Hundertwasser en incarne un plutôt marginal. Militant, écologiste, artiste, il a sillonné le monde, écrit des manifestes, peint des affiches, construit des maisons et donné des conférences dont une complètement nu (seul avec sa première peau !).



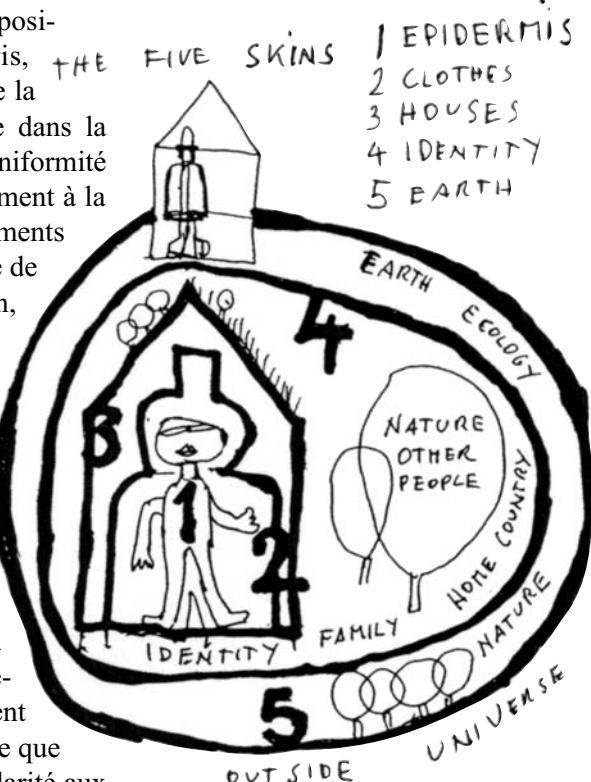
Mais qu'en est-il de la deuxième peau, celle qui nous concerne de plus près : le vêtement ? En 1949, Hundertwasser, alors étudiant aux Beaux-Arts de Vienne, quitta l'institution puis voyagea en Italie où il rencontra le peintre René Brô qu'il suivit jusqu'à Paris. Sous l'influence de Brô, Hundertwasser remisa vestons, chemises et cravates, pour créer ses propres vêtements. Il se mit à coudre avec des bouts de tissus dénichés ça et là. Il alla même jusqu'à confectionner ses chaussettes et chaussures. Son accoutrement faisait penser à un marabout africain. Dans le Paris des années cinquante, peuplé de gauchistes, l'habillement d'Hundertwasser ne fit pas scandale, au contraire, on apprécia son apparence tiers-mondiste.

C'est alors qu'Hundertwasser prit conscience que sa seconde peau lui servait de passeport social (voir fiche animation N° 5). Avec un génie créatif illimité et une imagination débridée, Hundertwasser continua sa vie durant à ne porter que des vêtements qu'il confectionnait lui-même.

Les cinq peaux d'Hundertwasser (suite)

En 1982, dans un texte écrit pour une exposition à la Galerie Artcurial de Paris, Hundertwasser dénonce les trois maux de la seconde peau : l'uniformité, la symétrie dans la confection et la tyrannie de la mode. L'uniformité des vêtements traduit pour lui le renoncement à la singularité, à la fierté de porter des vêtements créatifs, différents des autres. La symétrie de la confection manque d'imagination, Hundertwasser confectionnait des vêtements asymétriques, un collant rouge à la jambe droite, un vert à la jambe gauche. Quant à la tyrannie de la mode, Hundertwasser déplorait que les gens en soient réduits à une bête consommation en se laissant prendre au piège de la mode.

Finalement, pour Hundertwasser, la deuxième peau (le vêtement) est directement liée à la quatrième (l'environnement social). Pour lui, le vêtement représente ce que l'on est, il se fait le miroir de notre singularité aux yeux des autres qui composent notre environnement social.



Tiré de : *Le pouvoir de l'art, Hundertwasser, le peintre-roi aux cinq peaux*

POUR EN SAVOIR PLUS...

Restany, Pierre,

Le pouvoir de l'art, Hundertwasser, le peintre-roi aux cinq peaux.
éd. Taschen, 1998.



QU'EN PENSEZ-VOUS...

- Pour vous, le vêtement peut-il représenter une peau de l'Homme ?
- Que pensez-vous du vêtement comme reflet de son identité ?
- Croyez-vous que le vêtement puisse servir de passeport social ?
- La mode est-elle synonyme d'uniformité ?
- La création de vêtements est-elle une alternative possible ?

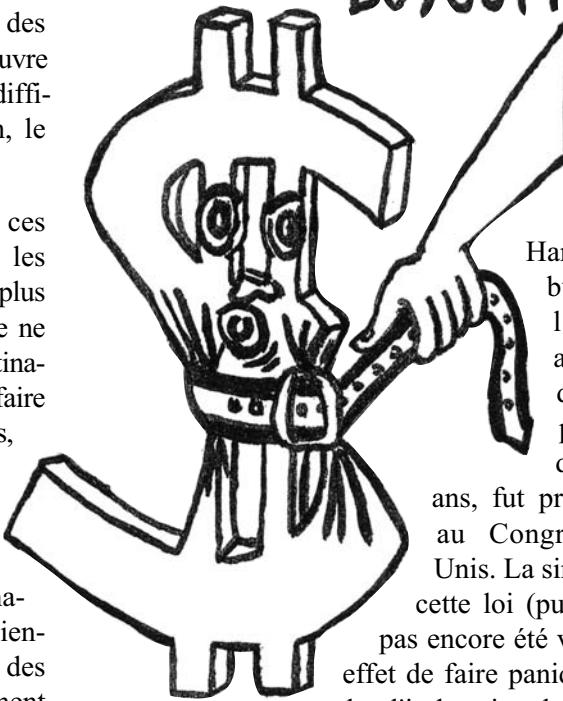
Le boycott... une solution ?

CAPITAL ÉTOUFFANT SOUS L'EFFET DU BOYCOTT

La mondialisation des économies amène les grandes multinationales du vêtement à délocaliser leur secteur de fabrication dans des pays en développement, exploitant une main-d'œuvre à bon marché qui travaille dans des conditions difficiles voire inhumaines. Face à cette situation, le boycott est-il une bonne solution ?

Le boycott consiste à faire blocus contre ces multinationales. Concrètement, il s'agit pour les consommateurs de choisir délibérément de ne plus encourager, c'est-à-dire de ne plus acheter et de ne plus porter de vêtements à l'effigie de ces multinationales. Pour les gouvernements, il s'agit de faire pression en imposant des sanctions commerciales, par exemple en interdisant d'importer des articles fabriqués dans des «ateliers de misère».

Certains organismes non gouvernementaux (ONG) et organismes de coopération internationale ont pour mandat d'informer et de conscientiser les citoyens aux réalités des habitants des pays en développement. Ces organismes mènent différentes campagnes encourageant le consommateur à exercer des pressions sur les entreprises non respectueuses des droits des travailleurs par le boycott de leurs produits. La pression des consommateurs et des gouvernements pour défendre les intérêts des travailleurs en «atelier de misère» est capitale. Par contre, dans certains cas, elle peut provoquer des conséquences dramatiques pour les travailleurs : plutôt que de les aider, le boycott peut leur nuire.



Par exemple, un projet de loi nommé Harkin, ayant pour but d'interdire l'importation aux États-Unis de biens fabriqués par des enfants de moins de 15 ans, fut présenté en 2001 au Congrès des États-Unis. La simple menace de cette loi (puisque n'avait pas encore été votée) a eu pour effet de faire paniquer les patrons de l'industrie du vêtement au Bangladesh. Ces derniers ont renvoyé brutalement et sans préavis des milliers d'enfants. Ces enfants, à la rue, sans argent ni système d'éducation pour les recevoir, se sont vus, pour une majorité, dans l'obligation d'intégrer le marché du travail informel, allant de la vente de cigarettes à la prostitution. (Récit relaté par l'Unicef)

POUR EN SAVOIR PLUS...

Monestier, Martin

Les enfants esclaves, éd. Le cherche midi éditeur, Paris 1998.



QU'EN PENSEZ-VOUS...

- Si les sanctions commerciales peuvent avoir de tels impacts sur les travailleurs, comment peut-on faire, en tant que consommateur et citoyen pour exercer des pressions sur les multinationales du vêtement ?
- Quelles mesures pourraient être mises en œuvre pour supporter les travailleurs mis à pied, comme dans le cas des enfants bengalis ?
- Si vous étiez représentant du Canada à l'assemblée générale de l'Organisation des Nations unies, que proposeriez-vous pour améliorer le sort des travailleurs en «atelier de misère» ?



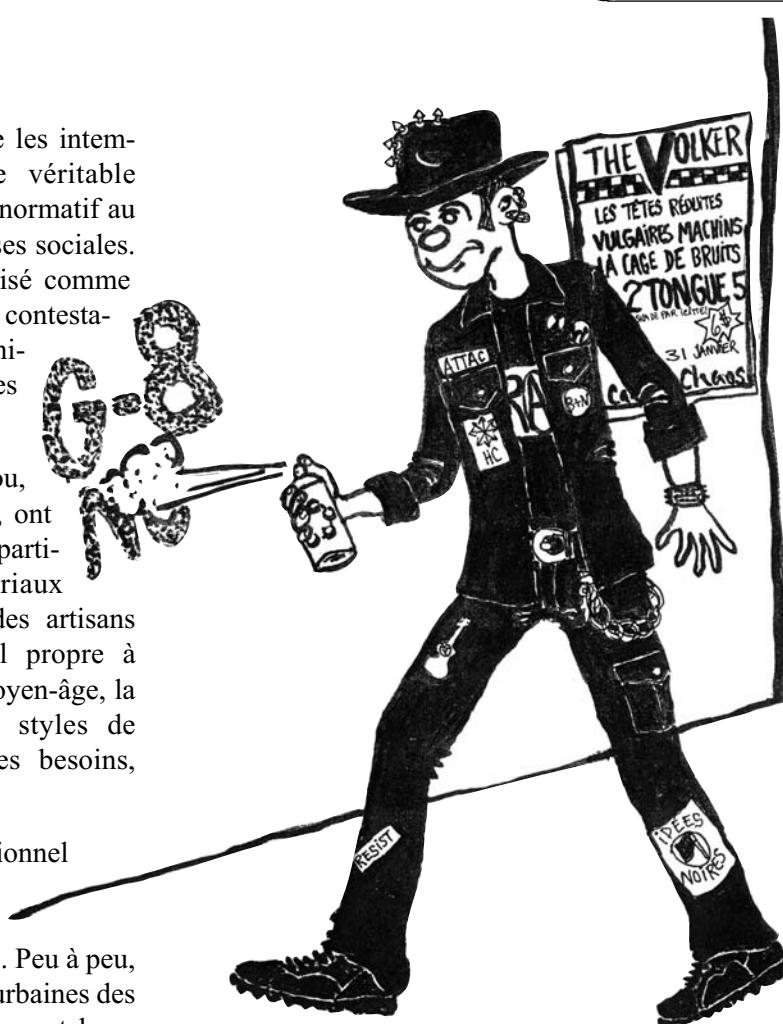
Costume, uniforme et contestation

Outre sa fonction de protection contre les intempéries, le vêtement fait figure de véritable phénomène culturel. Déjà, il a un rôle normatif au sein d'une société et distingue les classes sociales. À l'inverse, le vêtement est aussi utilisé comme symbole de différents mouvements de contestation. Du costume traditionnel à l'uniforme, voici en vrac quelques épisodes du vêtement...

Tous les peuples, de l'Irlande au Pérou, en passant par la Chine et le Canada, ont développé des costumes traditionnels particuliers. Le climat et les matériaux disponibles couplés au savoir-faire des artisans caractérisent le costume traditionnel propre à chaque civilisation. L'Antiquité, le Moyen-âge, la Renaissance ont vu apparaître des styles de vêtements différents marqués par les besoins, découvertes et modes de l'époque.

Depuis l'industrialisation, l'habit traditionnel dans les pays du Nord fut remplacé par des vêtements civils dont l'allure varie au gré des modes contemporaines. Peu à peu, les habitants des zones urbaines et périurbaines des pays en développement troquent également leurs costumes traditionnels pour des vêtements provenant de l'industrie textile se mondialisant. En plus de l'uniformisation des cultures ou «l'américanisation» qu'en entraîne la mondialisation, l'avènement de l'industrialisation a eu pour effet d'engloutir le marché des artisans couturiers. Le complet veston-cravate pour l'homme, le tailleur pour la femme et le blue jeans comme pantalon étandard du vêtement unisexe et de la jeunesse illustrent merveilleusement bien cette «américanisation» mur à mur.

La fonction hiérarchique du vêtement peut s'illustrer de diverses façons, mais l'exemple le plus immuable dans l'imaginaire commun est la couronne en or portée exclusivement par la royauté. Aujourd'hui, les bijoux, les vêtements de la haute couture, les fourrures d'alpaga et autres étoffes rares, sont autant de symboles de prestige et de richesse supposés éléver l'individu qui les exhibe. Le vêtement est révélateur de la classe sociale.



La hiérarchisation est également fortement présente dans l'uniforme. L'uniforme est né au Moyen-âge avec la nécessité de porter certains signes de reconnaissance entre nations, le chevalier portait alors les armoiries de sa famille sur sa cotte d'armes. Aujourd'hui, on a qu'à penser à l'armée ou aux forces policières où chaque échelon hiérarchique se distingue par le port de médailles, de bandes colorées, de galons ou autres signes. En usine, les contremaîtres et patrons se différencient également des ouvriers qui portent l'uniforme. «*Bleus de travail qui se répartissent ainsi : chefs d'équipe, cadre – petits, moyens, grands – et dessinateurs qui se reposent sur leurs planches à dessin portent une blouse. Les autres, des vestes, des pantalons, des combinaisons, des salopettes. Pratique. Au premier coup d'œil, on repère qui est qui. On appelle ça afficher sa différence.*»

Piccamiglio, Robert. 1999. *Chroniques des années d'usine*, Paris : Édition Albin Michel.

Costume, uniforme et contestation (suite)

Le collet Mao, accessoire porté par les chinois marquant leur association politique au maoïsme, démontre que le vêtement peut également être chargé d'afficher une adhésion à une doctrine ou à un mouvement. Le mouvement hippie, pour la paix et l'amour (*peace and love*), en réaction à la guerre du Viêt-nam (1962-1973), était également accompagné d'un style vestimentaire particulier. En 1968, à New York, lors du concours de beauté annuel Miss America, des femmes venues du Canada et de la côte est des États-Unis installèrent une immense poubelle métallique dans laquelle elles mirent le feu à des objets symboliques de l'oppression de la femme. Bien sûr, ces symboles sont des vêtements : soutien-gorge, faux cils, corsages et jarretelles.

Le punk, qui a émergé au milieu des années'70, s'illustra par des accoutrements outranciers visant à pousser jusqu'à l'extrême l'idée de société poubelle. Tout un arsenal vestimentaire est déployé pour faire tache chez les bien-pensants, par exemple : épingle à couche, déchirures, slogans imprimés, coiffure à l'Iroquoise, couleurs contrastées, etc.

Le vêtement fait figure d'empreinte culturelle et historique, tout en étant porteur de symboles et d'un classement hiérarchique.



QU'EN PENSEZ-VOUS...

- Au Pérou, la broderie constitue le principal artisanat qui orne les costumes traditionnels. Aujourd'hui, étant donné que plusieurs ont troqué l'habit traditionnel pour un vêtement «américanisé», beaucoup d'artisans sont contraints de broder des logos de multinationales sur des casquettes ou t-shirts de marque inconnue. Que pensez-vous de l'homogénéisation des cultures ou de «l'américanisation» ?
- De nos jours, croyez-vous que le vêtement reflète toujours l'appartenance à une classe sociale ?
- Connaissez-vous des mouvements de contestation récents où le vêtement est à l'avant plan ?
- Que pensez-vous du port de l'uniforme en milieu scolaire ?

